

Du thé comme calligraphie de l'instant

Tokata Junichiro

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2341ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Junichiro, T. (2005). Du thé comme calligraphie de l'instant. *Contre-jour*, (7), 121–129.

Du thé comme calligraphie de l'instant

Tokata Junichiro

(traduit du japonais par Bernard William Voller)

Comme le lierre finit par enfoncer des racines vives entre les pierres du mur auquel il s'était d'abord seulement accroché, la rumeur, dans *Le maître de thé* de Yasushi Inoué, pénètre profondément l'aura vivace du maître disparu. Dans les interrogations de son disciple, on ne perçoit au début les rumeurs que sous l'aspect d'illusions et de faux bruits que le peuple bavard et ignorant répand à propos de la mort du maître de thé, mais, peu à peu, elles sont relayées par les différents témoins qui, au cours des années, racontent et s'interrogent eux aussi sur les raisons qui ont amené la disgrâce du maître, sur son refus tranquille de plaider sa cause, sur son exil et son suicide deux semaines après. Il est clair que les rumeurs demeurent éloignées de la vérité. Mais les plus anciens disciples, eux-mêmes devenus maîtres avec les années, semblent bien aussi égarés dans leurs solutions que les potineurs provinciaux. Tout au plus hésitent-ils moins à exhiber leurs hésitations et leurs errances. Le propre de la rumeur est de savoir. La vérité des disciples est d'interroger. Mais la lutte contre les rumeurs entretient le foyer des questionnements.

Un des éléments fascinants de ce récit tient, cependant, à la *lenteur* des interrogations. Alors même qu'un suspense est habilement mis en place dès le début par l'intermédiaire de diverses rumeurs rapportées par le grand amateur de thé qu'était Monsieur Toyobo au moment où il rencontre par hasard le moine Honkakubo, disciple du Maître Rikyu et narrateur du récit, les autres rencontres qui alimentent, chacune à leur manière, le souvenir et la compréhension de ce qui s'est passé, s'étalent sur une trentaine d'années. Loin de la condensation et de la rapidité des romans à énigme, ce récit table au contraire sur de minuscules scènes, presque toutes autour du thé, entre lesquelles le monde semble comme éclipsé et les années dénouées de leur historicité.

Le secret est donc lentement approché (secret de l'existence et de la mort du Maître Rikyu, mais aussi secret de la cérémonie du thé), alors même que le propos du maître, énoncé dès le début par Monsieur Toyobo, indique qu'il n'existe aucun secret. Monsieur Toyobo rapporte, en effet, au moine Honkakubo que Maître Rikyu lui a donné plusieurs choses avant de mourir : un bol à thé de Chojiro, un brasero cylindrique pour faire chauffer l'eau et une expression. « Un an avant sa mort, je lui ai demandé quel était le secret du thé. A quoi il m'a répondu qu'il n'y en avait aucun ; mais comme j'insistais, il a fini par lancer : wabisuki-joju, chanoyu-kanyo [...]. Wabisuki-joju, cela signifie qu'il faut toujours garder en son cœur l'esprit du thé, simple et sain, même en dormant ; et chanoyu-kanyo, c'est la pratique de la cérémonie du thé, qui est aussi très importante. » (*Le maître de thé*) Le secret tiendrait donc simplement à une obsession intime qui devrait même illuminer les rêves et à un exercice journalier qui rejouerait sans cesse les moindres gestes de la cérémonie.

Ce rythme du récit, à la fois précis et détaillé pour chaque rencontre et abandonnant au temps de longues plages de vide, semble donc lui-même opérer selon des principes de la philosophie zen qui devrait nous ouvrir au secret de la cérémonie du thé qui est de n'en pas avoir. Le lecteur serait alors aussi une sorte d'élève qui, dans le caractère anodin des réflexions du moine narrateur, devrait pouvoir déchiffrer des vérités importantes sur le monde comme il va, voire sur lui-même. Mais c'est là une posture qui est devenue très inhabituelle pour nos civilisations postmodernes (en

particulier à l'Occident, mais même chez nous au Japon). La démagogie ambiante et l'illusoire rejet de l'autorité ont, en effet, écarté de nos pratiques d'éducation les souverains rituels du maître et du disciple. Nous n'en conservons quelques rares reliefs que dans les films de kung-fu (qui ont, au moins, ce mérite). L'expérience temporelle de l'apprentissage ne se réduit pas aux techniques d'un métier, mais elle prend les dimensions d'un art de vivre. Car l'exemple du thé, loin du rafraîchissement quotidien qu'il peut offrir, et contrairement à ce que croient les Occidentaux, ouvre en fait sur les manières d'ouvrager sa propre existence.

L'apport du maître consiste, bien entendu, à indiquer les bons ustensiles, à décrire les judicieuses préparations, à installer tout un décor, mais c'est surtout son exemple qui compte : le disciple ne reçoit pas passivement ce qu'on lui montre, comme un client récupère ce qu'il a acheté à la fin de son magasinage ou un étudiant à la fin de son cours, puisqu'une part cruciale de son apprentissage consiste justement à savoir regarder, écouter, se souvenir, réfléchir à ce qu'il a vu et entendu, poser de bonnes questions au bon moment. C'est un travail acharné que d'être un élève et il faut bien toute une vie pour parvenir à la maîtrise. Tel est ce que semble indiquer le traité d'un des disciples de Rikyu que Honkakubo recopie scrupuleusement afin de mieux en intérioriser les éléments (là encore, une expérience d'apprentissage qui devient de plus en plus étrangère aux usages postmodernes, aggravés qu'ils sont encore par les coupés-collés expéditifs issus de sites Internet) :

De quinze à trente ans, suivre aveuglément toutes les instructions du Maître. De trente à quarante ans, en revanche, il convient de réfléchir et d'arriver soi-même aux bonnes décisions. De quarante à cinquante ans, il faut prendre le contre-pied du Maître, afin de trouver son propre style et d'être digne d'être appelé Maître à son tour : « Renouveler la Voie du Thé ! ». De cinquante à soixante ans, refaire en tout point ce que le Maître faisait (jusqu'au simple geste de transvaser l'eau d'un récipient dans un autre). Prendre exemple sur tous les Maîtres. A soixante-dix ans, tenter d'atteindre la maîtrise de la cérémonie dont Monsieur Soeki [autre nom de Rikyu] a aujourd'hui parachevé le style et que personne ne saurait imiter.

Tout l'enjeu de son existence est de parvenir à imiter l'inimitable, à s'éloigner pour mieux revenir, à se singulariser pour mieux retrouver une parole et un geste qui valent bien au-delà de sa propre personne, car l'apprentissage ne consiste pas seulement à obéir, reproduire, puis, une fois que les techniques sont acquises, innover et créer son style une fois pour toutes, mais, au contraire, à s'émanciper d'une tutelle afin de mieux en retrouver la puissance et la justesse, ou, pour mieux dire, la simplicité. Car le grand art de cette cérémonie du thé tient justement à l'extrême simplicité, au dépouillement radical qu'il suppose. Or, le propre de la simplicité est de n'être pas « plurielle ». C'est pourquoi il s'agit d'en retrouver l'énergie essentielle, même si le geste, le décor, la présentation, les ustensiles ne sont pas identiques.

Pourquoi la cérémonie, une fois peaufinée, ne pourrait-elle pas être reproduite à l'identique ? En raison de deux principes : il faut tenir compte et de la personne pour qui on fait le thé et du moment où la cérémonie a lieu. Nous sommes loin d'un univers amateur de stéréotypes : ce sont à chaque fois les singularités qui sont valorisées et la cérémonie doit s'adapter parfaitement à la situation et aux personnes comme un vêtement fait sur mesure. Mais quel est le but de cette cérémonie si elle semble passer bien au-delà du fait de boire du bon thé entre personnes courtoises ?

Le texte du moine narrateur parle de la « Voie du Thé » : cela suppose donc tout un parcours initiatique. Une initiation à quoi et pour qui ? Une réponse simple, peut-être trop simple, consisterait à dire : une initiation à la simplicité. Mais l'erreur de Maître Rikyu, qui amena sa disgrâce et son suicide, fut sans doute (c'est, en tous les cas, une des ultimes interprétations du moine à la fin de sa vie dans un rêve où il entend le dialogue entre Rikyu et son protecteur, le Taïko Hideyoshi) d'avoir voulu promouvoir trop largement cette initiation et d'avoir joué de trop près avec le pouvoir militaire de Hideyoshi. Voici ce que dit Rikyu dans le rêve de Honkakubo :

— Vous étiez superbe, lorsque vous entriez dans la salle de thé ; vous étiez également un très grand expert. Pourtant, votre rôle le plus

remarquable est sans aucun doute celui de guerrier. Par votre colère, l'autre jour, vous avez rejeté tout ce que signifie le thé pour révéler votre vrai visage. Grâce à quoi, moi Soeki, je me suis réveillé d'un long cauchemar, pour devenir l'homme de thé Soeki. En m'appuyant sur votre pouvoir, j'avais essayé d'édifier ici-bas un endroit qui n'ait aucun rapport avec la richesse, la façon de penser ou de vivre de ce monde... Mais c'était perdu d'avance. Il suffisait que je sois assis là, tout seul. Au lieu de quoi, j'ai sottement voulu y faire entrer beaucoup de gens. Une erreur monumentale. Cela, je l'ai compris, pour la première fois, lorsque vous m'avez ordonné de mourir.

Comment, en effet, une initiation à la simplicité de l'existence pourrait-elle s'accorder au monde de la domination que supposent les armes et le pouvoir ? En profitant de la protection politique de Hideyoshi, c'est la posture d'homme de thé de Rikyu qui était en fait remise en question et, avec elle, l'initiation à une autre forme de puissance : celle qu'on exerce sur soi-même et qui vous affine au point de vous faire passer tout entier par les moindres gestes de l'existence. C'est un autre monde que proposait le Maître Rikyu lorsqu'un invité entrait dans la petite salle de thé, souvent obscure, à peine ornée des antiques ustensiles chinois et de la lumière d'un brasero. Même si la salle de thé faisait partie du palais, elle aurait dû garder une autonomie et un éloignement, qui semblaient rétrospectivement impossibles : le souci de la simplicité ne cohabite pas impunément avec la soif de dominer et le spectacle du pouvoir. Apparaître comme un grand amateur de thé, protecteur de cet illustre maître qu'était Rikyu, comptait assurément pour le prestige et l'autorité du Taïko Hideyoshi et c'est à son profit que se jouaient, en fin de compte, les cérémonies et non pour la seule vertu de la simplicité.

De quelle simplicité parle-t-on ? En quoi la Voie du Thé nous engage-t-elle dans le simple de la vie ? Certainement en nous extirpant des trivialités du pouvoir et des complexités de la domination (ou de la soumission). Mais plus fondamentalement, il faut reconnaître que le simple de la vie réside dans la mort.

Tel est ce que semble dire un autre maître de thé, Monsieur Uraku : « Monsieur Rikyu était extraordinaire ! Il suivait sa propre route. Il avait sa propre vision du thé. Il avait fait du thé d'agrément quelque chose de plus sérieux. Cela ne veut pas dire qu'il avait fait de la salle de thé un temple zen, mais un lieu pour s'y donner la mort. » Ces paroles mystérieuses qui, même aux oreilles du moine Honkakubo à qui elles sont adressées, sonnent à la fois étrangement justes et en partie incompréhensibles, doivent être mises en relation avec deux autres éléments.

Le premier élément nous ramène vers le pouvoir et ses fastes. Car la guerre est fastueuse (au moins en ces temps au Japon où le caractère inéluctablement sanglant des opérations militaires trouvait sa contrepartie dans l'exhibition du courage des samouraïs et de l'art des armes). Or, de nombreux samouraïs, avant d'aller trouver la mort sur le champ de bataille, sont venus dans la salle de thé de Maître Rikyu, comme s'il s'agissait d'une ultime préparation. La Voie du Thé se présentait alors comme un art de mourir, mais c'était au moins avec le souci spectaculaire du grandiose.

Le second élément nous rapproche de la simplicité. C'est ce que déclare Maître Rikyu au Taïko Hideyoshi dans le rêve du moine Honkakubo :

Vous m'avez déjà beaucoup donné : mon rang actuel d'homme de thé, le pouvoir, votre honorable grand soutien pour le style simple et sain, et enfin la mort, votre plus grand cadeau. Grâce à cela, j'ai compris, pour la première fois, ce qu'est le thé. Depuis que vous m'avez exilé à Sakai, je suis tout à coup devenu libre, non seulement physiquement mais moralement aussi. Durant de longues années, j'ai discoursu sur le thé sain et simple, mais avec prétention et des gestes vides de sens. Il me semble que cela m'a tourmenté tout au long de ma vie. Mais soudain, lorsque la mort s'est approchée, que j'ai dû l'affronter, il n'y a plus eu ni affectation ni gestes vides. La simplicité est devenue pour ainsi dire la substance de la mort.

La mort est, en effet, le cadeau que réserve le pouvoir, un cadeau qu'il fait presque malgré soi, puisqu'il le conçoit plutôt comme une punition. Or, pour un homme de thé, la mort est en fin de compte le don le plus

grand, mais une mort vidée de son aspect grandiloquent et emphatique, une mort qui se joue dans l'obscurité insatiable d'une salle de thé et non dans le grand éclat du jour et des armes. C'est cette mort qui, devenue simple, ouvre du coup sur le simple de la vie. La vie, dans la sérénité anticipée de la mort, peut se défaire du monde tapageur des gestes et de l'univers prétentieux des paroles.

Dès le début du récit, une scène mystérieuse avait déjà posé l'essentiel de ce à quoi le rêve final du moine narrateur nous amène. Honkakubo se souvient d'avoir entendu, dans la salle de thé de son maître, quelqu'un (qu'il supposera plus tard avoir été le disciple préféré de Rikyu) dire « Rien ne disparaît si l'on accroche une calligraphie portant le mot "néant", alors que si c'est le mot "mort", tout s'annihile : le néant n'anéantit rien, c'est la mort qui abolit tout. » Comment comprendre cette phrase ? Peut-être en songeant que le néant, tout entier néant, ne peut donc rien anéantir : il n'y a pas de processus. Le néant est un état. Par contre, la mort fait partie de la vie, elle désigne un processus d'abolition. Quand le samouraï accepte la mort à venir, la cérémonie du thé en écrit, dans ses gestes rituels, le destin serein sur la page éphémère du temps.

C'est pourquoi, lorsque Uraku demande à Honkakubo quelle était la cérémonie la plus réussie qu'il ait connu, il écarte rapidement sa réponse comme trop banale ou trop évidente : Honkakubo se remémorait, en effet, la cérémonie où son maître avait invité un autre grand homme du thé, Monsieur Sokyu, à l'aube, au plus fort de l'hiver. « Ce n'est pas vraiment cela, le thé ! Un homme de thé prenant le thé avec un homme de thé, avec la neige pour décor en plus ! », s'exclame Uraku. Pour lui, il ne se souvient que d'une seule cérémonie digne de ce nom :

Monsieur le Gouverneur de Nagato, Shigenari Kimura, qui connut une fin prématurée à Kawachi, durant le siège d'été d'Osaka, était venu me voir dans ma salle de thé, six mois avant sa mort. Il avait déjà prévu de mourir six mois plus tard. Pour lui, c'était sa dernière occasion de partager un thé dans cette vie. Cela je l'avais bien compris... Comment dire ? C'était la cérémonie de sa décision de mourir, l'acceptation de sa propre mort... Et il m'a permis d'assister à ce moment. Là, je me suis dit que voilà ce qu'était le thé.

Si la Voie du Thé est autre chose qu'un art d'agrément, qui ajoute à l'existence, c'est qu'elle est devenue, pour ses plus rigoureux adeptes, un art de mourir, qui simplifie la vie. Car la mort acceptée, décidée, est ce qui permet aux gestes et aux paroles échangés d'aller au plus simple, loin de toute affectation. C'est bien ce que disent les derniers mots du journal de Honkakubo, en même temps que la difficulté d'y parvenir : « Ils découvrirent ce qui est le plus important pour l'homme de thé : préparer sereinement le thé, laisser faire le destin et ne pas tenter d'y échapper. Il me semble que c'est un état que Honkakubo ne peut pas connaître... » Cet amour du destin a aussi connu quelques aficionados occidentaux, mais il est joué ici sur un terrain résolument anti-héroïque, plus proche de nos moines zen. Comme le maître de peinture, il s'agit de travailler toute une vie pour parvenir à la simplicité du geste. La Voie du Thé est une calligraphie de l'instant.

Ce récit d'une grande simplicité de style et d'une construction à la fois dépouillée et fluctuante (ce que permet la forme du journal épisodiquement tenu sur une trentaine d'années) est le dernier texte écrit par Yasushi Inoué, comme s'il s'agissait aussi d'une méditation sur sa propre mort. Le tracé des signes sur la page refait, à sa façon, le chemin désolé et glacé qu'emprunte le Maître Rikyu. Ce n'est pas simplement une sorte de mise en abyme ou d'allégorisation d'une fin dont Inoué savait bien qu'elle ne pouvait être lointaine, mais plutôt un travail sur des états limites, dont témoignent les rêves du moine Honkakubo. L'envoûtement rigoureux du rituel du thé témoigne de cette imprégnation de la mort, comme l'encre imprègne et s'assimile à la page de la vie.

